

je ne puis oublier, c'est que parmi les ministres actuels de la Couronne, il y en a trois qui étaient mes collègues, au moment de la dissolution du cabinet Chapleau et pour lesquels j'ai conservé toute l'estime que j'entretenais pour eux alors. Je ne puis, non plus, en jetant un coup d'œil sur la composition du cabinet, m'empêcher de signaler en passant cet autre caractère que je trouve dans la personne de l'un de ses membres. Singulière destinée des choses humaines ! l'honorable commissaire des Terres d'aujourd'hui est celui qui, le 28 octobre 1879, présentait de son siège, à la gauche de cette Chambre, cette motion que moi-même, du côté opposé, j'appuyais, et qui a porté le coup fatal à l'existence du cabinet de l'honorable député de Lethbridge. Mon honorable ami est le dernier survivant au ministère, des sept membres qui composaient le cabinet formé, à la suite du vote de la chambre sur cette motion, et, chose singulière, lui, à qui je donnais la main en cette circonstance mémorable, est le même qui me remplace au poste que j'occupais naguère dans la dernière administration. (Écoutez ! écoutez !)

L'honorable ministre a été, sans doute, loin de songer, lorsque nous faisons cette motion, en 1879, que les événements prendraient une tournure aussi étrange. (Écoutez.) Certes, ce n'est pas matière de calcul chez lui, j'en suis convaincu ; il a dû y arriver d'une manière imprevue et sans préméditation. Je ne lui garde pas rancune et ne suis pas jaloux de son bonheur ; au contraire,

je souhaite que son administration puisse être couronnée de succès et produise de bons résultats pour le pays. Puissent enfin tous les ministres être à la hauteur de leur position et apporter, dans l'administration des affaires publiques, cet esprit de justice, de dévouement, de patriotisme qui font l'honneur et la force des gouvernants et le bonheur des gouvernés !

Enfin, M. l'orateur, qu'on me permette de citer, à titre de conclusion, les lignes suivantes d'un auteur français bien connu (M. Poincaré, Hist. Révol. F.), lesquelles, bien qu'inspirées par d'autres circonstances, ont le mérite pour moi de rendre ma pensée sur la situation actuelle mieux que je ne pourrais le faire moi-même.

M. Poincaré, après avoir passé en revue tous les épisodes de cette époque mémorable, s'écrie :

« Après cette satisfaction donnée à la conscience humaine, nous voudrions convier les hommes de notre pays, non point à l'unité d'opinions et d'idées, car les partis ne meurent pas, et les partis qu'on croit détruire sont comme les personnages de l'Arioste qu'on tue et qui reparaissent ensuite ; mais nous voudrions les convier à une pensée commune de moralité et de patriotisme. Il y a de nobles convictions sous tous les drapeaux, et quel trésor d'espérance et de force ne serait-ce pas pour un empire que l'union des mêmes sincérités au profit de la grande cause nationale. »

(Applaudissements chaleureux et félicitations.)